

## LES “PROPOS ET ANECDOTES” DE JEAN GIONO, OU UN HEUREUX ART DE VIVRE<sup>1</sup>

*par Maurice A. Lecuyer\**

Jean Giono est mort le 9 octobre 1970. Il était de ces rares hommes qui rayonnent sans le vouloir, comme on respire. Mais si sa belle silhouette, son fin regard bleu, sa parole extraordinairement pénétrante s'éloignent peu à peu de nous, son oeuvre se découpe toujours plus haute comme une belle et grande montagne à mesure qu'on s'en rapproche. Entre *Colline* et *L'Iris de Suse* que de sommets et si peu d'abîmes! On a trop vite rejeté comme anachronique la société paysanne qu'elle décrit au début, comme irrémédiablement passé ce monde du siècle dernier qu'il fait revivre dans les *Chroniques Romanesques*. Mais ces mondes qui paraissent si fortement ancrés dans un aire géographique ou dans une époque bien précise sont en réalité ceux de leur créateur. Et pour peu qu'on connaisse la vision cosmique et atemporelle que Giono a de l'homme, on comprendra pourquoi ses paysans ou ses aventuriers s'imposent à nous et sont plus vivants et plus réels que beaucoup de nos contemporains.

Nous ne nous étendrons pas ici sur l'ensemble de cette oeuvre dont une synthèse critique reste à faire et que nous espérons mener à bien un jour, mais nous parlerons d'une partie non négligeable de cette oeuvre restée jusqu'à présent peu connue et qui fournirait aisément la matière d'un ou deux volumes. Nous voulons parler des articles que Giono a publiés pendant les huit dernières années de sa vie dans *Le Dauphiné Libéré*, quotidien édité à Grenoble. Entre 1962 et 1970 ont paru signés de lui sous la rubrique "Propos et Anecdotes" dans des numéros du dimanche, de façon irrégulière mais suivie, cent trente-huit articles. Nous indiquons dans un appendice les dates et les titres de ces Propos avec le numéro d'ordre que nous leur avons donné et auquel se rapportent nos références au cours du présent article. Parfois Giono s'est contenté de reprendre et retitrer un article publié précédemment, soit ailleurs, soit dans le même journal, mais la plupart de ces Propos nous paraissent être des originaux. Certes le contenu de ces articles ne nous surprend pas dans l'ensemble car Giono y reprend ou y développe ses idées favorites et y exprime sa sensibilité d'artiste.

---

\*Editor's note: Mr. Lecuyer is Professor of French at Rice University.

Pourtant ici et là des confidences se font jour ou des détails sont révélés sur son oeuvre, introuvables ailleurs. Ces Propos ont surtout l'avantage de fournir les traits distincts d'un portrait intellectuel et spirituel de l'auteur qui finit ainsi par se synthétiser dans l'esprit du lecteur.

Lus méthodiquement ils nous donnent une excellente idée de l'homme qu'était Jean Giono. Irremplaçable pour ceux qui ont connu ce grand artiste, cette âme d'élite et ce coeur généreux, il laisse pour tous ici le témoignage d'une vie exceptionnellement radieuse. Le titre de la rubrique "Propos et Anecdotes," surtout son second terme, semble une concession faite à l'esprit du journal et en un sens à son public. "Anecdotes" ne correspond pas au contenu de ces articles; sans doute Giono y raconte-t-il ici et là quelques incidents de la vie quotidienne, mais l'ensemble est d'une tenue littéraire digne du reste de son oeuvre. Lors d'un entretien que nous avons eu avec lui en été 1968 il nous avait déclaré qu'il n'envisageait pas de publier ces articles en volume avant plusieurs années ou qu'il les laisserait pour une édition posthume. Dans une lettre qu'il nous a adressée quelques mois plus tard il nous disait que le public qu'il atteignait dans ces articles était très différent des lecteurs de ses livres, mais il était nombreux. Trop limité dans l'espace par suite de la diffusion purement régionale du *Dauphiné Libéré*, ce public doit s'agrandir; nous voudrions dans ces pages faire davantage connaître ces écrits à ceux qui aiment ou admirent l'oeuvre romanesque de Giono.

Ce n'est pas l'oeuvre d'un journaliste. Il y a certes ici et là quelques références à l'actualité, mais elles sont rares et ne servent que de prétextes à des réflexions plus élevées ou plus générales. C'est bien plutôt une oeuvre d'essayiste et il serait tentant d'établir à propos de ces articles un parallèle entre Giono et Montaigne. Mais nous éviterons ces comparaisons qui obligent parfois à forcer la pensée des auteurs et nous mentionnerons seulement à l'occasion quelques traits communs à ces deux oeuvres. Giono révèle sa personnalité dans ces articles comme il l'a fait dans d'autres oeuvres, mais il le fait maintenant de façon plus dégagée, plus "nonchalante," plus malicieuse aussi peut-être. Cette façon de communiquer avec le public n'a pour lui que des avantages car, amoureux de solitude, de silence, de cette lenteur qui permet à un travail de longue haleine de mûrir, il n'est pas soumis à un contact direct qui serait celui du conférencier par exemple (il s'avoue d'ailleurs mauvais dans le genre conférence), et qui risquerait de diminuer la qualité de ses Propos, sans parler de la fatigue physique qui s'y ajouterait. Giono est un individualiste mal à l'aise dans la foule et qui ne croit pas à la sincérité des politiciens, encore moins à celle des meneurs. Il aime écrire et il aime les hommes. Quel meilleur moyen pour communiquer avec ses semblables que la plume, l'encre et le papier? D'autant plus qu'il oblige ainsi ses correspondants à user du même procédé puisqu'ils lui répondent par lettre. Il faut croire que ces réponses ont

été très nombreuses dès le premier article (26 août 1962) puisque ce n'est qu'en décembre de la même année qu'il y répond dans le second. Les articles suivants continuent à lui apporter un abondant courrier qui l'oblige à s'excuser de ne pouvoir répondre directement à toutes les lettres qu'il reçoit. Mais il fait remarquer à ses lecteurs que ses Propos sont souvent des réponses. Nous avons donc ainsi (tout au moins au début) une idée assez précise de ce que lui écrivaient ses correspondants. Nous supposons qu'il a dû être importuné par une instance trop grande sur ce qu'il appelle le social, c'est-à-dire les problèmes socio-politiques du jour, car à partir d'un certain moment il abandonne ce terrain pour aborder des domaines qui lui plaisent davantage et qui sont d'ailleurs plus en conformité avec cet art de vivre qui constitue en fait comme la trame, tantôt visible, tantôt cachée, de ces Propos. Il faut restituer à cette expression "art de vivre" son sens plein.

Giono est un admirable artiste de la prose française, mais en dehors de son métier d'auteur, pourrait-on dire, il a cherché personnellement à vivre de telle sorte que sa vie fût une oeuvre d'art aussi, ou tout au moins qu'elle en reflêtât la substance la plus riche, la plus profonde et la plus authentique. Il y aurait sans doute grossière aliénation de liberté chez un homme qui se veut libre s'il s'était senti obligé de suivre une esthétique de vie comme il a pu suivre une esthétique littéraire. Pour un homme libre, un art de vivre doit laisser toute latitude à la spontanéité, à la satisfaction des sentiments, des sensations, des plaisirs et des passions. Ils font partie de la sensibilité native de Giono et sont indispensables à l'écrivain qui doit y puiser l'essentiel de son oeuvre. Dans la mesure où tout art implique une maîtrise de son matériau, où il oblige à des essais divers, des brouillons, des esquisses, des abandons, mais aussi des contraintes et des sacrifices, il semble paradoxal de parler d'art de vivre dans les termes exprimés plus haut. C'est évidemment le paradoxe que semble avoir été la vie de Giono. Nous verrons comment il le résout au cours du voyage que nous allons effectuer à travers les Propos.

C'est dès le début qu'il nous déclare: "J'ai planté des arbres. Cela ne semble rien; c'est tout un art de vivre"(1). On voit où il veut en venir, point n'est besoin d'évoquer la fable de La Fontaine: planter des arbres, c'est faire un geste qui s'inscrit au début d'un long processus naturel, c'est aussi implicitement faire confiance à la puissance créatrice du temps et à l'avenir. C'est aussitôt pour Giono l'occasion de rappeler combien ces denrées de première nécessité, temps et patience, sont rares de nos jours. Pourtant la vraie jouissance des choses n'est pas dans un instant privilégié ni dans son attente, elle est dans le plaisir constamment renouvelé de l'expérience quotidienne. Elle doit être permanente. C'est le *carpe diem* d'Horace que Giono arrive à renouveler avec bonheur dans notre monde qu'on croyait voué à l'absurde, au désespoir ou au chaos. La même idée

est reprise ailleurs (56): lorsqu'il évoque le passé dans de nombreuses chroniques, ce n'est pas pour "regretter le bon temps" ou se complaire dans un monde en grande partie reconstruit par son imagination et donc coloré par la distance, comme Proust par exemple, c'est pour recréer le bonheur qui était le sien dans une famille où l'on s'aimait, où la solidarité entre ses membres allait de soi, où le plaisir et les joies naissaient de jeux simples et légers à la bourse, de chants repris en chœur, de conversations dégageant l'euphorie, de repas où chacun apportait son écot. Mais ce bonheur passé, Giono ne le regrette pas. Au contraire il jouit davantage encore du présent. Il accueille la vieillesse avec autant et même davantage de joie que celle qu'il a connue plus jeune. Dès le quatrième *Propos* (publié au début de 1961, Giono va bientôt atteindre soixante-huit ans) il nous dit son ravissement de vieillir:

La vieillesse n'est pas du tout ce moment terrible dont on parle tant. Un de mes amis de 78 ans qu'un journaliste interrogeait l'autre jour, lui demandant quel âge—s'il le pouvait—il aimerait avoir, lui répondit: "L'âge que j'ai." C'est exactement ce que je ressens. Je ne retournerais pas à 30 ou 40 ans pour tout l'or du monde et pas à 20 ans pour tout l'or de l'univers. Il est très agréable de vieillir. La diminution des forces physiques est un enchantement. C'est l'apprentissage de la mesure: l'eau qu'on est obligé de mettre dans son vin délivre le goût de l'habitude de la violence. Vient un moment où l'on jouit d'un milligramme, quand il fallait avant des tonnes. Comme il est grand alors le monde des délicatesses qu'on découvre! et d'usage courant (4).

L'art de vivre pour Giono est donc en grande partie constitué par la capacité à découvrir dans l'instant tout le goût qu'il peut révéler. L'homme est mené par des forces cosmiques contre lesquelles il ne peut rien. Vouloir s'y opposer, c'est lutter en vain et ne se préparer que des frustrations, c'est tomber victime de son orgueil prométhéen. A propos d'un événement aussi banal que le mauvais temps (il parle du printemps qui, contrairement à l'image que celui-ci évoque, est souvent maussade et pluvieux où il habite), il écrit: "Vous attendiez le chaud? Voilà le froid! Goutez le froid: s'il est là, c'est que votre bonheur doit se construire aujourd'hui avec lui" (6).

A certains correspondants qui se plaignent de ne pouvoir mener dans les banlieues ouvrières la vie champêtre que Giono connaît, il répond que "l'envie de planter des arbres n'est pas affaire de position sociale mais de position d'âme" (2). Dans un autre *Propos* il rappelle la maison de sa jeunesse aux pièces énormes mais dont la toiture fuyait, ce qui l'obligeait à garder en permanence près de son lit un parapluie qu'il ouvrait aux moments opportuns. Ces malheurs ne l'accablaient pas et il ajoute que pendant vingt ans les assemblées familiales des Giono se poursuivirent pour, à chaque réunion, resserrer davantage les liens affectueux qui unissaient ses membres. Et c'est dans cette atmosphère que s'est dégagée l'oeuvre de l'écrivain: "C'est de là et de tous ces après-midi de dimanche d'hiver passés tête-à-tête avec l'admirable pourpre des tuiles sous la pluie que j'ai tiré une grande partie de mon fond romanesque" (8).

Souffrant dans ses dernières années d'une maladie de coeur, Giono doit renoncer presque complètement au tabac. Quand on se rappelle les nombreux passages de son oeuvre où tel ou tel personnage prend un plaisir manifeste à tirer sur sa pipe, on imagine que cette décision dut lui coûter. Or il nous dit que "je ne fais bien que ce qui me fait plaisir. Je le sais et je m'efforce de prendre plaisir à ce que je veux bien faire," son plaisir viendra des deux seules pipes quotidiennes que lui permet son docteur, il sera d'autant plus grand qu'il sera peu fréquent. Plus tard il accepte même spontanément de supprimer ses deux pipes et doit se mettre au régime sans sel. C'était beaucoup demander à un homme qui avait toujours raffolé des plats salés, pendant:

J'avoue que la privation du sel m'a paru être la privation de toute joie, j'ai mis longtemps à revivre.... Je compris que le problème devait être pris d'un autre côté. . . . Il fallait d'abord . . . me déshabituer du sel et me mettre à mains nues sans essayer de chercher ma joie, mon plaisir, ma saveur, mon goût . . . .

Soudain (car la chose arriva vraiment soudain, sans préalable), un goût arriva, et un goût différent: le goût des aliments non salés, un goût nouveau, . . .

Non seulement ces nouveaux goûts s'installent: celui de la viande grillée, du poisson, de la pomme de terre, du miel (bien sûr, sait-on que le miel se dit au pluriel des miels—il y a autant de goûts, autant des terroirs), non seulement, donc, les nouveaux goûts s'installent, mais à partir de là on peut tout enrichir avec les épices et les condiments. . . . Tout s'exalte et s'harmonise (117).

Et il en tire une morale, sa morale, à la façon du fabuliste: "Il ne s'agit pas seulement de cuisine, ou de régime, ou de médecine, c'est une philosophie! La valeur du 'peu,' la valeur de très peu de chose. On s'étonne du peu qu'il faut pour vivre, non seulement pour vivre simplement, mais pour vivre royalement; du moment qu'on sait vivre" (117). Ce *Propos* publié moins d'un an avant la mort de Giono, s'intitule d'ailleurs "L'Art de vivre." A la note sensible entendue dès la seconde ligne du premier *Propos* répond maintenant l'accord final qui le complète. Entre temps tout l'allègre hymne au bonheur a développé ses motifs sur ce thème.

Mais à lire ces lignes on pourrait penser que ce désir d'accepter les événements comme ils viennent, de jouir de l'inéluctable plutôt que de le déplorer, ressemble dangereusement à une démission de l'individu devant l'injustice ou l'iniquité, ou rappelle la soumission passive à la fatalité. Rien de tel en réalité chez Giono. Des sentiments forts à l'opposé de cette soumission sont parfaitement légitimes puisque eux aussi peuvent concourir au bonheur d'un homme. Dans un *Propos* intitulé "La Chasse au bonheur" il revient sur son thème favori.

Il n'est pas de condition humaine, pour humble ou misérable qu'elle soit, qui n'ait quotidiennement la proposition du bonheur: pour l'attendre, rien n'est nécessaire que soi-même. . . . Il y a un compagnon avec lequel on est tout le temps, c'est soi-même: il faut s'arranger pour que ce soit un compagnon aimable. Qui se méprise ne sera jamais heureux et, cependant le mépris lui-même est un élément de bonheur: mépris de ce qui est laid, de ce qui est bas,

de ce qui est facile, de ce qui est commun, dont on peut sortir quand on veut à l'aide des sens (78).

Le mépris de Giono est dirigé vers les choses plutôt que vers les hommes, ou plutôt vers leurs faiblesses, car il n'y a jamais chez lui ou dans son oeuvre le désir d'humilier celui-ci, moins encore de faire appel à sa bassesse. Giono est comme d'autres écrivains, Saint-Exupéry par exemple, parmi ceux qui oeuvrent pour hausser l'homme. Mais il sait que cette tâche va tout à l'opposé de celles des meneurs sociaux, des politiciens professionnels et des exalteurs de lendemains qui chantent, car promettre le bonheur aux hommes pour demain c'est tout simplement les berner. Il ne craint pas donc de haïr puisque, dit-il: "Haïr est également une source de bonheur, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'une haine basse et vulgaire ou méprisabile: mais une sainte haine est un brandon de joie. Car le bonheur ne rend pas mou et soumis, comme le croient les impuissants. Il est, au contraire, le constructeur des fortes charpentes, des bonnes révolutions, des progrès de l'âme. Le bonheur est la liberté" (78).

Individualiste convaincu, Giono reconnaît les conflits que la recherche passionnée du bonheur suscite, car il est évident que celle-ci ne peut pas s'exercer sans une certaine dose d'égoïsme. Il s'agit donc de le reconnaître, de n'en avoir ni honte, ni remords, mais au contraire de le goûter pleinement. L'article "Un peu de franchise" serait à citer tout entier, tellement il éclaire ce qu'on pourrait appeler la morale gionienne. Pareil à un sanglier, dit-il, le bonheur est naturellement féroce et indomptable. Il est certain que Giono fait ici allusion au grand jeu de l'amour. Qu'il meurtrisse, qu'il laisse des blessures parfois profondes chez les êtres, voilà qui ne doit pas nous étonner, mais la vie ne serait pas totale s'il n'en était ainsi. En réalité il est préférable d'être cruel qu'hypocrite. Croire que les deux partenaires dans la comédie de l'amour aient l'âme innocente, ou même que seul l'un d'eux soit pur de tout blâme, c'est vouloir se cacher la vérité. Or si nous sommes également prêts à infliger des blessures à l'autre, il est risible de ne pas s'attendre à en recevoir soi-même.

Dès que je frappe à mon tour et que je blesse, alors la chose devient drôle. Ce sont des beuglements et cris de putois, récriminations et plaintes, accusations de cruauté et mise au pilori, que dis-je, au ban. Quoi? Etions-nous en train de jouer footit et chocolat? Il fallait m'en prévenir. Vous ne saviez pas à quoi le bonheur ressemblait? Il fallait en être prévenu. Je sais qu'il vous paraît tout naturel de dévorer, et en effet c'est naturel, c'est votre rôle. Mais c'est également le mien et je suis dans la nature, comme vous. Je jouis de votre épée qui peut-être me tuera: si vous ne jouissez pas de la mienne, vous avez tort (40).

Mais au conflit classique entre les amants, Giono ajoute tous ceux qui déchirent les hommes et qu'il considère inévitables, la société humaine étant comme toutes les espèces naturelles une histoire de chasseurs et de chassés. "Le bonheur," ajoute-t-il, "est fait aussi bien de notre bon que

de notre mauvais. Puisqu'il est ce qui nous contente, il lui faut satisfaire des endroits de nous-mêmes que nous ne montrerions pas volontiers. Or, il y est habile. On a prétendu que le bonheur rendait bon. Il ne peut que nous laisser tels que nous sommes, sans aucune modification. Il ne nous rend ni ceci, ni cela: il ne peut, suivant sa définition, que nous rendre heureux. Il se garde bien de contraindre et c'est ce qu'il faudrait qu'il fit s'il devait nous rendre bons. La vérité, c'est qu'il réjouit, qu'il illumine, qu'il donne des forces et de la santé à notre bon, à notre mauvais, équitablement, sans souci de la morale, qui n'a rien à faire dans ce cas-là, ou, plus exactement, c'est la morale" (40).

Il s'agit donc tout nettement de la spécificité du bonheur, la position de Giono coupe court à toute controverse entre systèmes éthiques différents. Mais elle confirme aussi un empirisme de la conduite individuelle que la lecture de ses romans et de ses livres d'essais nous avait déjà révélé. On peut supposer que les idées de cet article, reprises de celui qu'il avait publié quatorze ans plus tôt dans *Combat* intéressaient leur auteur au point de les soumettre de nouveau à un grand public que n'atteignaient pas tous ses livres.

Devant cet égotisme satisfait à la Montaigne ou à la Stendhal, il serait facile de reprocher à Giono sa critique d'activités qu'il n'approuve pas. Le savant qu'il attaque, le professionnel de foot-ball (sport qui le laisse froid) dont il fait peu de cas, le vacancier même qui se dore sur la plage et dont il dénonce le culte du soleil, pourraient légitimement se prévaloir des arguments de Giono lui-même et lui répondre qu'eux aussi cherchent leur bonheur, même si la forme qu'il prend ne lui convient pas. Giono pourtant se défend d'imposer sa façon de voir, bien qu'il y ait chez lui sans aucun doute des contradictions inhérentes à ses préférences et sur lesquelles nous reviendrons. Dans son article intitulé "La Tolérance" (36), il reconnaît le bien-fondé d'une telle critique et dénonce justement tout régime ou toute société qui veut faire le bonheur des hommes suivant ses propres critères, c'est-à-dire en fait malgré eux et donc souvent contre eux. Il ajoute ailleurs: "il n'est pas certain que je fasse mon bonheur où vous faites le vôtre" (16) et s'emporte à plusieurs reprises contre cette organisation des loisirs que les gouvernements envisagent avec sérieux. Il satirise ce factotum qui veut réglementer l'avenir du monde, "persuadé qu'il possède la vérité, la science infuse, qu'il est le seul: qu'il a le devoir de régenter, le droit de le faire qu'il conduit le monde, l'univers et même l'univers extragalactique au bonheur, à l'ordre, à la réglementation, au plan, à la statistique (qui est le fondement de tout)" (21). Giono a même cette formule pleine d'humour: "Loisirs dirigés, loisirs organisés: on va nous fourrer au violon d'Ingres" (42).

On comprend que l'individualisme acharné de Giono le mène à une défiance totale envers les gouvernements, les militaires et les politiciens

quels qu'ils soient, défiance qui côtoie l'anarchisme. Mais surtout la haute idée qu'a Giono de la qualité chez l'homme le fait condamner sans appel la médiocrité des habiles qui font justement croire aux autres médiocres (inhabiles ceux-ci) qu'ils sont les gens de qualité. A ce régime il suffit de peu de chose pour s'élever au-dessus du commun et ce qui devrait être le signe de la supériorité de certains citoyens (titres, décorations) n'est que celui de la médiocrité dont elle consacre le triomphe. Giono ajoute avec ironie et non sans quelque secrète amertume peut-être ces réflexions: "Cette intelligence de la médiocrité marquera dans le temps notre époque moderne. On la voit s'exprimer hautement et largement dans l'architecture, abondamment dans la littérature, complètement dans la politique! Seul un romantisme désuet (et dangereux) peut encore croire à l'intelligence de la bravoure, de la générosité, de la grandeur d'âme, et de l'amour. Ce sont des moyens parfaits de 'ne pas parvenir'. A les exercer on y perd non seulement la paix, ce qui est justice, somme toute, mais l'estime d'autrui" (19).

Ailleurs une visite faite dans un pays étranger, où il admire les habitants et la qualité de leur travail, lui permet de parler avec ceux-ci et de leur dire son étonnement de la réputation peu flatteuse qu'ils ont à l'étranger. C'est que, lui répondent les gens, on nous confond avec notre gouvernement. Et celui-ci est composé de politiciens. Or ceux qui sont poussés à faire de la politique sont des médiocres. La médiocrité exaspère l'ambition "qui se satisfait en parlant au nom de tous" (92). Ils sollicitent donc les suffrages des peuples qui le leur accordent de guerre lasse. Mais on voit qu'ils représentent mal leurs électeurs et même qu'ils ne les représentent pas du tout.

Ce n'est pas que Giono en veuille aux médiocres, mais bien plutôt à la médiocrité, non à l'homme lui-même, mais à certaines de ses faiblesses. Et cette médiocrité se rencontre dans tous les domaines. Giono s'en afflige en particulier quand elle est encouragée chez les enfants qui mériteraient mieux. Dans son *Propos "Le Coeur"* (18) il nous décrit une sorte de danse obscène dansée par une gamine qui se livre à des contorsions devant l'oeil attendri de sa mère et un public trop complice. Sans doute a-t-il soin de reconnaître que ce public est bon enfant et que les individus qui le composent sont d'honnêtes gens qui aiment leurs enfants, mais, ajoute-t-il: "On peut dire que cette mère aimait mal," et il demande: "Sommes-nous si assurés de savoir aimer mieux?" Si ceux qui aiment leurs enfants font déjà fausse route dans leur amour, que dira-t-on des hommes qui n'ont que mépris pour leurs semblables et ne songent qu'à exploiter leur confiance ou leur salacité? C'est le cas des agents de publicité dont le métier est de tromper sur la marchandise ou des producteurs qui s'intéressent plus à la cuisse des stars qu'au talent du scénariste.

Cette indignation qu'il montre en face des bassesses, des médiocrités,

du culte du veau d'or, il sait qu'elle reste sans effet pratique, mais elle fait partie de ses sentiments puissants dont nous avons parlé précédemment: la haine, le mépris, lorsqu'ils sont dirigés contre la bassesse du coeur et l'irréremédiable médiocrité des consciences.

Attaché à sa terre natale qu'il n'a guère quittée dans sa vie, Giono n'a jamais été tenté par la capitale. Sans doute son talent et sa renommée lui auraient permis de vivre dans le milieu intellectuellement plus actif et culturellement plus riche (du moins par son clinquant) des cercles parisiens. Il s'est contenté d'accepter un siège (et un couvert) à l'Académie Goncourt pour faire un minimum d'acte de présence à Paris où l'amenaient aussi quelques affaires. Il nous confie la joie de retrouver sa maison et ses arbres après un tel séjour: "Et me voilà chez moi. Du coin de l'oeil je vois luire des reliures de livres, l'accoudoir de bois d'un fauteuil, le coin d'un cadre. Je retrouve l'odeur familière d'un rideau de lin, d'un reps et le parfum de marécage des dalles lavées à grande eau. La maison m'a pris dans ses bras. Je suis surpris que Paris se prenne tellement au sérieux" (9).

Ce refus de se laisser impressionner par les métropoles contemporaines est dû en grande partie à l'une de leurs caractéristiques qui supprime toute possibilité d'approfondissement et de bonheur, la vitesse et la précipitation. Ce qu'on fait contre le temps, le temps s'en venge. Cette vérité, Giono la fait sienne et l'illustre dans d'assez nombreux *Propos*. Nous avons déjà parlé du plaisir qu'il avait eu à planter des arbres; ailleurs il décrit avec humour un village d'un pays étranger (est-ce l'Espagne?) dont les habitants ont conservé la lente façon de vivre de leurs ancêtres (17).

Ailleurs Giono déclare qu'il aime la marche à pied et les joies qu'on en retire. Il raconte à ses lecteurs sa façon de découvrir Majorque où il a passé ses vacances:

En dehors des grandes routes, il n'y a que des chemins et des pistes, où il est possible de flâner en toute quiétude. . . . Peu à peu on arrive à différencier le chant des oiseaux, le cri des insectes, le bruit velouté du vent dans les différents feuillages. Les odeurs—ne serait-ce que l'amertume des fleurs d'amandiers et celle de figuiers en sève—vous transportent plus rapidement que la plus moderne des caravelles. Vous voulez faire un voyage? C'est maintenant que vous le faites vraiment, sur vos deux pieds, avec vos cinq sens. . . .

Ainsi, on apprend que le voyage n'est pas un moyen mais un but (105).

Retirant du contact des éléments et de la nature les plus intenses joies, Giono a été parmi les premiers à dénoncer le déséquilibre de l'écologie que le monde industriel moderne apporte à notre planète. Il a lui-même participé à des séminaires où ingénieurs et poètes ont essayé de collaborer, afin de rétablir l'harmonie entre les besoins matériels croissants d'une population en expansion et ses besoins spirituels ou simplement biologiques que frustre l'industrialisation. La solution n'est évidemment pas facile, la présente vague des problèmes écologiques nous le fait savoir. Mais si nous ne savons pas la trouver, serons-nous menacés de suicide collectif comme

ces bobacs de Sibérie qui, trop nombreux dans leurs terriers, vont en grand nombre se noyer volontairement dans l'océan polaire (28)? Parfois Giono, sous beaucoup d'humour, nous peint un avenir selon des couleurs dignes de Swift, d'Anatole France ou d'Aldous Huxley, ainsi l'amusante et terrifiante récupération du cri des porcs tués dans les abattoirs (98), le spectacle non moins appétissant des astronautes vivant de la transformation de leurs excréments ou même du cadavre de l'un d'eux (32). Mais ces tableaux sont au total peu nombreux. Et l'amertume ne s'y fait pas sentir, car l'auteur se dit sans doute *in petto* qu'il est bien heureux d'avoir vécu à une époque où ces visions de cauchemar ne se sont pas encore réalisées.

En dehors de ces considérations sur le bonheur, de ces réflexions sur l'art de vivre et de sa dénonciation des idoles modernes et des fausses valeurs, Giono nous donne aussi dans ces articles de précieux renseignements sur l'art de l'écrivain et sur certains de ses propres romans. Ce sont eux qui intéressent avant tout le critique soucieux de voir l'oeuvre de Giono éclairée par les commentaires de son propre auteur.

Dans "Faits divers" (3) Giono nous présente deux séries d'événements qui apparemment semblent très dissemblables. Mais le rapprochement qu'il fait entre eux nous éclaire sur l'une des nombreuses façons dont procède Giono dans la création d'un sujet romanesque. Il s'agit ici d'illustrer la connaissance que prennent deux personnes ou deux êtres vivants (en l'occurrence des arbres) l'un de l'autre, et d'une harmonie qui règne et d'un échange qui a lieu entre eux sans qu'aucun contact direct ne se produise. Malgré les distances, donc, il existe de mystérieuses affinités entre certains êtres; les découvrir et les utiliser, ce sera la tâche de l'écrivain. Giono nous avait déjà fait part dans *Noé* de ses illusions visuelles qui étaient à l'origine de ses personnages et de leurs conduites. Il a aussi, ici et là dans son oeuvre, dit combien ses lectures de jeunesse (les Grecs, la Bible, entre autres) avaient déterminé son activité de futur écrivain. Quelques Propos ajoutent à ce que nous savons à ce sujet. La théorie de Giono rejoint celle de Proust dans la mesure où il pense que l'écriture, sous la plume d'un artiste, modifie la prétendue réalité. Dans "Notes de lecture" (66), Giono exprime son plaisir à lire les voyages du père Huc en Asie. C'est que ce voyage, bien que réel, est raconté de telle sorte qu'il se lit comme un roman, c'est-à-dire qu'on y trouve toutes les aventures qu'un romancier pourrait y mettre, les épisodes dramatiques qui font rebondir l'intérêt du livre, et cette liberté apparente dans l'intrigue enfin, qui fait que le lecteur se demande si le père Huc parviendra vivant au terme de son voyage. Et Giono conclut: "l'Asie du romancier n'a pas besoin d'être copiée sur l'Asie du voyageur; la première ne vient pas de la seconde: elles procèdent l'une et l'autre de deux démarches différentes de l'esprit. Par contre, très souvent, le voyageur est influencé par le romancier. La vérité est aussi une invention" (66). Car comme Proust et beaucoup d'autres créateurs, Giono a été amené

à l'écriture par ses lectures. Il nous a déclaré lui-même avec assez d'humour, au cours d'une entrevue, que tout jeune il aimait lire et lisait avidement. Mais "il n'y avait alors aucune librairie à Manosque et je ne pouvais me permettre de commander beaucoup de livres par la poste. J'ai écrit mes livres pour me fournir de la lecture." Cette déclaration de Giono cache sous son aspect facétieux une idée importante, à savoir que sa technique d'écriture lui a été fournie, non par l'observation directe de la réalité (nous reviendrons plus loin sur l'anti-naturalisme de Giono), mais par celle de ses devanciers. Nous retrouvons là une idée exprimée par des critiques d'art en ce qui concerne l'oeuvre d'art (architecture, peinture, sculpture, entre autres). L'oeuvre de Giono n'est pas conçue selon une esthétique réaliste à base d'observation, de documents existentiels, d'historicité. Elle est fondée, à partir de personnages imaginaires (c'est-à-dire fournis par l'imagination—voir la préface d'*Angelo* par exemple), sur l'élaboration d'une technique en partie empruntée aux grands modèles que lui présentaient les anciens Grecs ou certains romans de notre civilisation occidentale. Mais Giono n'est pas un imitateur, sa forte personnalité lui fait éviter la reprise pure et simple de techniques de récit par exemple et il crée son propre style, ce qu'on pourrait appeler la "qualité Giono" qui transcende ses modèles et s'impose au lecteur.

C'est un aspect de Giono lecteur que nous révèlent plusieurs Propos. Nous apprenons qu'il relit Dickens tous les ans. Mais il choisit son moment, car la lecture de l'écrivain anglais doit se faire dans une ambiance analogue à celle de ses livres, c'est celle de l'hiver "un peu de neige et surtout de bourrasque, de crépuscule" (38). Pendant sa lecture il vit de cent vies diverses, connaît mille passions, aime, sourit, pleure avec le héros ou l'héroïne, bref il se divertit et il ajoute, "se divertir est la grande affaire." La vie moderne, en supprimant l'effort et la recherche directe de la proie dont on se nourrira (quel chasseur chasse maintenant par nécessité?) mène à l'ennui. Un des rôles de la lecture est de nous en délivrer. Mais la lecture, pour nous divertir vraiment, exige un effort auquel beaucoup renoncent, d'où le succès du film et de la télévision. Giono voit dans le renouveau de l'intérêt pour la littérature que représentent les éditions des grandes oeuvres en "livre de poche" un heureux signe.

Giono lit aussi l'*Orlando Furioso*, relit *Macbeth*, *le roi Lear*, *Henri III*, *les Perses*. Malgré la fin tragique de ces pièces, il sort heureux de leur lecture, nous confie-t-il, alors qu'il déplore la tristesse des fins de séance au cinéma (38). Ailleurs il nous fait part du plaisir qu'il a pris à lire *Napoli senza sole* de Calsedonio Casella, de la joie qu'il y a à s'isoler pour partager l'expérience des personnages, sans dommage pour soi. *Le Journal* de Delacroix le ravit en lui rappelant sa propre jeunesse et ses propres illusions ("moi aussi j'ai vécu en Arcadie") (41). Son sens critique lui fait aussi apprécier ce catalogue des misères de la vie humaine où James Beresford,

humoriste anglais, décrit les mille mesquineries des choses qui frustrent l'homme de ses aspirations les plus élevées. Le récit de voyages, en particulier des voyageurs du siècle passé qui utilisaient les lents moyens de communication de l'époque, l'enchantent. Stendhal, Hugo, George Sand, Byron, Shelley, Custine, Boucher de Perthes, Alexandre Dumas, Chateaubriand, Le Marquis de Mirmont, Toppfer, Madame de Rémusat, Jules d'Abrantes, Arago, Victor Jaquemont, voilà les "reporters" comme il les aime.

Les romans d'anticipation servent aussi de lectures à Giono, il connaît ceux de Wells, Clérembault, Morati, Riemann, Lovecraft, Sir Eric Bath, Humphrey Davy, Lord Cavendish, mais il les admire peu car leur imagination manque de subtilité. Il prévoit la fin de l'humanité, non sous les coups de bêtes terrifiantes, mais davantage sous ceux de micro-organismes qu'aucun anticorps ne saurait détruire.

C'est à propos de la lecture des livres de Georges Navel que Giono exprime ses idées sur l'art du roman. Destinées à un grand public, elles s'attachent à l'essentiel, il est donc possible de citer les lignes principales du *Propos* intitulé "Les Raisons du bonheur" (91):

La réalité est difficile à manier. Les naturalistes prétendent qu'il faut l'employer nue et crue. Oui, si on veut faire du document ou du journalisme; non si on veut faire un roman ou simplement un récit.

Raconter une histoire est un art; il faut donc mentir, ne serait-ce que par omission puisque l'art est un choix.

Il y a autant de réalités que d'individus: c'est une vérité de La Palice. Je passe à côté d'un champ de blé. Il y a le champ de blé du paysan qui l'a semé, qui escompte la récolte, pense à tout ce qu'il pourra payer avec l'argent que rapportera le blé; il y a le champ de blé près duquel je passe et qui me donne des idées de cuirasse d'or d'autant que je suis en promenade avec un petit Arioste dans ma poche, et je serais plutôt tenté d'admirer dans ce champ de blé le magnifique vert des chardons et le beau rouge des coquelicots que j'interprète comme le travail de Cellini et du sang vermeil, alors que le vrai paysan s'en désespère et suppute combien ces chardons secs seront désagréables au battage. Il y a le champ de blé de l'économiste distingué; il y a le champ de blé du citadin en balade; il y a le champ de blé de Van Gogh mais il n'y a pas le champ de blé du manieur de réalités. . . . Ni le paysan, ni moi-même, ni l'économiste, ni Van Gogh ne sommes dans la réalité. Tout ce que nous pouvons transmettre, c'est l'idée que nous nous faisons du champ de blé. Il en est des êtres comme des choses. De là les passions (91).

S'il admire donc les livres de Georges Navel c'est qu'

ici la réalité est maniée de main de maître. Elle est nue et crue, c'est incontestable; la sublimation se fait par tendresse. C'est le grand moyen, le moyen aristocratique par excellence, le seul valable mais qui n'est à la disposition que des véritables écrivains, de ceux qui ont quelque chose à dire et qui aiment à dire ce qu'ils disent. Il procède par une petite phrase courte qui ne tire que sa charge mais la tire avec élégance et sans fatigue. "Dormir sous les tuiles m'enchantait" dit-il. Voilà le fait vrai mais mélangé à la lueur. On trouve l'exemple à chaque ligne et toutes ces lueurs font courir le phosphore romanesque sur une réalité plus vraie que la vérité (91).

Sous l'apparence du Huron qu'il ressuscite dans plusieurs *Propos*, Giono

part en guerre contre l'envahissante littérature de la laideur et de la sanie représentée de nos jours par un nombre de plus en plus nombreux d'oeuvres malsaines. Il y voit, non l'expression sincère d'un désespoir métaphysique ou l'exploration légitime des zones cachées de l'âme, mais le désir chez les auteurs de mettre leurs contemporains en condition. Ils veulent aussi donner mauvaise conscience à nos contemporains. Comment dormir du sommeil du juste quand on sait que les Indiens meurent comme des mouches, que les Guatémaltèques ignorent les bienfaits de la Sécurité Sociale, que les Soudanais souffrent de la chaleur et les Esquimaux du froid? A la laideur qu'exploite le livre s'ajoutent celles que nous montrent le théâtre, le film et la télévision, les éructations de la musique moderne, les sanguinolences de la peinture, les tôles rouillées de la sculpture. Giono (le Huron plutôt) refuse de se laisser conditionner par les nouveaux marchands d'excréments, il sait que la représentation du mal s'exagère d'elle-même comme une citation hors de son texte et il n'admet pas que la mauvaise conscience dont on veut le persuader puisse changer en rien la condition humaine. Mais la contemplation de la feuillaison nouvelle des peupliers au printemps, voilà le légitime conditionnement au bonheur. Quant à l'érotisme, domaine privilégié de la littérature contemporaine, Giono le considère comme un moyen trop facile de succès. L'érotisme, d'ailleurs, ne fait que révéler l'effrayante pauvreté d'une activité vitale pour le romancier qui cherche à décrire les mille et une facettes des désirs humains. Le *Propos* intitulé "Des personnages inventés" (118) nous permet de savoir comment certains héros de Giono ont vu le jour. Il faudrait le citer en entier, mais par manque de place nous essaierons d'en résumer les idées essentielles.

La création de personnages pose à l'auteur certains problèmes. Il lui faut inventer les documents et les références qui les concernent. Ainsi de proche en proche le personnage aura pour son créateur tout un passé et un avenir que le roman ne mentionnera même pas. Mais ces références peuvent elles-mêmes être à la source d'un autre roman. Ainsi *Mort d'un personnage*, bien que publié en 1949, est l'histoire de la vieillesse de l'héroïne du *Hussard*, Pauline de Théus, qui a paru en 1951. Ce dernier roman est avant tout l'étude de la passion dominante d'Angelo qui est de sublimer ses gestes. Sans doute il aime Pauline et Pauline l'aime. Mais elle l'aime avec toute la retenue et la pudeur féminines de son temps: "L'amour s'exprime ici plus complètement dans ses contraintes qu'il ne s'exprime dans ses libertés." Aussi le reproche de ne pas avoir fait jouer à Angelo et Pauline le rôle de la bête à deux dos, que lui ont adressé les critiques, ne tient pas. Ce n'était pas possible parce que leur amour était par nature un amour sublimé. Les circonstances aident d'ailleurs à cette sublimation, l'épidémie de choléra, par les spectacles atroces qu'elle révèle et les odeurs méphitiques qu'elle soulève, est très propre (si l'on peut dire) à déguster

du désir physique. Et Giono évoque son expérience de la guerre où des circonstances analogues l'ont persuadé de la vérité de ce phénomène.

De toute façon "un roman décrit des êtres exceptionnels." On a tant rabâché qu'il fallait qu'un roman décrive des êtres ordinaires qu'on prend ce rabâchage pour parole d'évangile. Or pour Giono l'être ordinaire n'existe pas en littérature. Dès que le roman touche des êtres ordinaires, il devient exceptionnels, ainsi Bloom dans *Ulysse*. Il aurait pu y ajouter bon nombre de personnages proustiens. On comprend l'anti-réalisme et l'anti-naturalisme de Giono qu'il avait déjà exprimés ailleurs (66 et 91). En poussant davantage l'argument on pourrait facilement montrer que le récit (parlé ou écrit) de tout événement réel (à plus forte raison toute tentative de description d'un être humain, extérieure ou intérieure) modifie et donc trahit toutes les représentations directes que le témoin, ou les témoins, en ont eues. Tout "réalisme" pur, si ce mot a un sens, est voué à l'échec. Le personnage imaginé, riche de mille expériences et produit des combinaisons de représentations possibles de l'auteur, acquiert une toute autre puissance. Ainsi de la nature: les *Propos* sont pleins de cette prose gionienne physiquement perceptible qui, pourrait-on dire, craque sous la dent. C'est qu'en effet la beauté et la jouissance de la nature ne peuvent pas être rendues par une description objectivement exacte qui serait un triste inventaire. Il faut que la jouissance de la nature soit rendue (c'est le mot) par l'écrivain en termes qui, par leurs sons, leurs résonances, leur plastique même, évoquent une jouissance analogue. La lecture de la prose gionienne n'évoque pas, si on s'observe en lisant, tel ou tel tableau que le talent d'un lecteur-peintre pourrait reproduire sur une toile, elle *réjouit* le lecteur, elle fait naître en lui l'euphorie qu'a connue l'écrivain en contemplant la nature et en s'en enivrant. La prose d'art de Giono pénètre, pour ainsi dire, dans les pores du lecteur comme le vent qui a cinglé la poitrine de l'auteur, comme la chaleur du jour qui l'a assoupi, comme les mille bruits qui ont frappé son oreille. Le talent de Giono consiste à maintenir dans ses descriptions une cohérence totale en même temps qu'à nous persuader de leur vérité. C'est dire qu'il est extraordinaire. Faisons un bouquet de quelques échantillons:

Souvent, dans ces hautes terres où la solitude a rouillé l'herbe, on rencontre un ruisseau, naissance de ces torrents qui, plus bas hennissent de roc en roc, ombrent des ventres blancs et secouent de longues crinières humides. Ici, sans bruit, comme une étincelante coulèuvre, il coule, sans mouvement, dirait-on, dans un lit de petits joncs nerveux. De ces bords, où se sont épaissies les bardannes, les mauves et les menthes, se lève soudain un mouton qui dormait (30).

Autour de Brescia et de Vérone, autour des lacs le long du Mincio, dans les roseaux des marécages mantouans, au milieu des vignes virgiliennes qui chargent les arbres, des vergers de Vicence, parmi les aulnes et les trembles du Pô dorment les vastes maisons sombres, les grands jardins dorés qu'un art de vivre a dessinés d'abord dans les coeurs. Longtemps avant que l'architecte ait alerté les ouvriers et les manoeuvres, avant même

que les règles aient soutenu le trait de la première épure, la villa, le château, le palais, la pelouse, les labyrinthes, les bois taillés, les tapis de cartes, les roseraies, les damiers multicolores, les bosquets ou paysages composés ont existé dans les esprits qui désiraient posséder ces puissants outils à bonheur (63).

Vous entrez et l'ombre vous enveloppe. Vous êtes encore pendant une minute ou deux dans la pinède grise, puis le monde, le vôtre, apparaît peu à peu. Pas besoin d'un Renoir ou d'un Van Gogh (si on les a, tant mieux, qu'on en profite), mais il suffit d'une poignée d'épis mûrs, d'un raphia coloré, d'une bassine de cuivre, d'une étoffe, d'un châle, du paillage d'une chaise, d'un bois ciré, d'un verre contenant un peu d'eau claire, d'une rose, d'un miroir, d'une dorure, d'un parquet de terre cuite, pour que tout autour de vous, prenne volume et profondeur (71).

Le ciel roule toujours des nuages épais, mais la lumière les transperce, de longs rayons de soleil descendent mélanger les couleurs et fouler les parfums. Sur les terrasses des collines les oliviers bleuissent, un vert d'opale s'agite à la crête des yeuses, les pins semblent vernis (72).

Un martin-pêcheur immobile écoute entre deux touffes de thym. Un vanneau vert mène ses quatre poussins de laine rousse sur un chemin qui contourne à travers des pieds de genévriers. Un pluvier doré épuce la marqueterie noire et or de ses plumes. Une sarcelle se baigne dans le sable chaud. Un héron invisible crie. Un râle au plastron gris marche en regardant derrière lui l'empreinte de ses pattes, le jabot gonflé, un fil imperceptible d'œil près de son long bec. Une échasse arrive sur ses longues jambes d'or; elle ouvre ses ailes bleues, s'asseyant légèrement sur le ressort de ses genoux et s'élançe; elle vole vers un appel plus sonore des grandes eaux roulantes (97).

Cette prose d'art et ces riches descriptions, Giono nous y a habitués dans ses livres. Nul doute que ses Propos qui s'adressaient à un public différent ont pu faire souhaiter à celui-ci de connaître aussi les oeuvres de Giono publiées en volumes. Parfois du reste il attire la curiosité du lecteur en faisant des allusions à ses romans et à ses personnages. Sans même mentionner que son roman *Un Roi sans divertissement* existe, il consacre un Propos entier à en donner un excellent résumé qu'il intitule "Un Loup qui s'ennuie" et qui lui permet d'explicitier la pensée de Langlois:

Le voilà donc avec presque une certitude. Encore faut-il prouver que c'est là l'assassin; mais le voilà aussi avec des craintes. Si cet homme *ordinaire* est l'assassin, il n'y a pas de raison pour que tout le monde ne soit pas capable à un moment ou à un autre d'être un semblable assassin. Il s'explique alors cette compréhension des motifs du meurtre qui, jusqu'à présent, l'étonnait chez tous: le Procureur, Clara, le maire, les paysans. Il s'explique tellement bien cette compréhension qu'il est en train lui-même de comprendre les raisons du meurtre. Arrive un moment où on ferait n'importe quoi pour sortir de soi-même, quand on est noyé dans l'ennui (104).

Plus loin il en explicite la conduite:

Dans cette confrontation très brève et de peu de mots, Langlois cherche surtout à se convaincre qu'il a en face de lui un homme comme les autres, avec famille, ancêtres, chez-soi douillet et non pas un monstre. Il faut donc que ce qui le fait agir en tant qu'assassin soit la chose la plus naturelle du monde.

Et c'est la chose la plus naturelle du monde puisque Langlois, après avoir par pitié

tué l'assassin de deux coups de pistolet (comme le loup) au lieu de le livrer aux gendarmes, éprouve en lui-même la diabolique tentation du sang et du meurtre (104).

Nous apprenons dans "Le Sommeil" (67) que le modèle de Janet dans *Colline* lui a été fourni par un "vieux paysan" qui "allait arroser son pré la nuit, quand son droit de l'eau tombait vers minuit, ou deux heures du matin. Il mettait l'eau en tête de son pré et allait se coucher au bas du terrain; quand l'eau arrivait jusqu'à lui et lui remplissait les oreilles, il se réveillait et allait fermer sa martellière" (67).

"Le Foulard de Smyrne" (repris d'un récit publié dans la N.R.F.; voir notre appendice) décrit le début dramatique du choléra en Provence, qui devait fournir son atmosphère au *Hussard*. Giono explique la vraie origine de cette épidémie: "Un bateau marchand 'La Melpomène' retour d'Asie-Mineure et en quarantaine à Toulon en raison de plusieurs décès suspects à son bord pendant le voyage, avait apporté des ballots de soieries de Smyrne. Cette marchandise, amenée à terre en contrebande, avait été vendue en cachette à des colporteurs qui la firent pénétrer dans le pays. Ces raisons étaient valables pour ceux qui en mouraient à Marseille ou à Toulon" (110). Mais cette explication manque de mystère et de poésie:

Ici, on préférerait mourir dans un appareil magique et croire au démon. Puisqu'il n'y avait pas de remède dans les pharmacies, on alla en chercher dans la pharmacopée poétique. C'est ainsi qu'on vit des signes dans le ciel, qu'on trembla sous de grandes ombres, qu'on s'immobilisa devant des tourbillons de poussière qui surgissaient de la solitude. Mourir pour mourir, il valait mieux pour l'esprit se livrer à une mort féérique.

Ces petites villes montagnardes perdirent les deux tiers de leurs habitants, parfois les neuf dixièmes. Les survivants continuaient à habiter des villes à peu près vides. Au milieu même du massacre, ils avaient, au moins, l'exaltante sensation de combattre les dieux. Ils trouvèrent plus de ressources dans cette révolte que dans la prière et ils ne furent pas anéantis jusqu'au dernier (110).

Nous voyons ici à l'oeuvre le pouvoir créateur de Giono suscité par sa croyance très réelle à la supériorité de l'imagination sur l'observation, de l'exceptionnel sur le banal.

Le titre du roman *Le Moulin de Pologne* a intrigué les lecteurs. Il n'est manifestement nulle question de la Pologne dans cette oeuvre, pas plus que de moulin. Alors? Giono nous en donne les raisons dans "Recherche d'un titre" (109). Il s'agit dans ce roman, comme on sait, d'une famille durement atteinte par une fatalité qui fait disparaître dans des circonstances tragiques, toutes accidentelles, les membres d'une famille les uns après les autres. Ce sujet lui avait été suggéré par le destin analogue d'une famille réelle qu'il avait connue avant la Grande Guerre. Or, à l'époque où il écrivait son roman, Giono s'est trouvé passer en voiture un soir dans un étroit vallon désolé de la haute Provence. Il fut "frappé par l'aspect terrifié d'une petite grange blottie dans un pli de terre. Elle était habitée, mais... autour l'indifférence" (109). Rentré chez lui il regarda l'endroit

sur sa carte d'état-major, c'était le lieu-dit "Le Moulin de Pologne." C'est ainsi que fut trouvé le titre du roman. Par ce détail Giono semble nous dire qu'il ne faut pas nécessairement chercher dans le titre un rapport direct ou rationnel entre le titre d'une oeuvre et sa teneur. Les *Propos* mêmes sont un exemple de ce désaccord entre le titre et le contenu (voir 39, 56, 64, 68), car pas plus que Montaigne dans ses *Essais*, Giono ne se croit tenu à justifier son titre, celui-ci pouvant servir de guide au début de l'article dont la suite et la fin peuvent s'écarter complètement. Parfois un même titre recouvre deux contenus différents (3 et 48, 6 et 72). Mais il nous invite aussi par là à ne pas nous attacher à une interprétation trop littérale du mot qui coiffe son *Propos*. Et ceci rejoint le refus du naturalisme par Giono. En effet dans la mesure où le réalisme ou le naturalisme se cantonne dans la description de la réalité la plus dépouillée, c'est-à-dire celle où n'apparaît ni transcendance ni symboles, qui ne laisse entendre aucun écho poétique, elle sera exprimée par des signifiants les plus strictement exacts, par le "mot juste," celui qui ne permet qu'un minimum d'interprétation, qui empêche l'essor de l'imagination chez le lecteur.

Dans deux autres *Propos*, "Ecriture et Cinéma" (75) et "Une Question d'Ecriture" (116), Giono revient sur la question de la relation entre la réalité et la création artistique. Il distingue entre la nature de l'écriture, qui est avant tout symbole, et celle du cinéma, qui est représentation concrète, même si elle est fictive (l'acteur n'étant pas le personnage). Ayant participé à la réalisation de films, Giono se dit fasciné par tout moyen d'expression où l'artiste peut expérimenter. Dans chaque cas (écriture ou cinéma) le moyen employé (le mot et la chose photographiée) peut se revêtir de plusieurs sens avec lesquels l'écrivain ou le metteur en scène va essayer de jouer plus ou moins heureusement. On voit donc que Giono n'accepte pas plus le naturalisme dans un film que dans un roman. Un metteur en scène doit faire révéler aux choses, par la façon dont il les photographie, des au-delà de la prétendue réalité.

Comme le cinéma, le domaine de l'histoire va donner à Giono l'occasion d'expérimenter. Il reconnaît dans "Une Question d'Ecriture" (116) qu'on a été étonné de le voir s'intéresser à l'histoire au point de se lancer dans un travail d'historien (*Le Désastre de Pavie*).

Un événement historique est toujours susceptible d'être étudié à un double point de vue: celui du manuel d'histoire (et de toute sa séquelle d'utilisation politique) et celui du fait divers (et de toute sa séquelle d'utilisation gustative). . . .

Les modernes veulent faire de l'histoire une science; les Grecs et les Romains en faisaient un art; les uns et les autres ne peuvent pas l'empêcher d'être une oeuvre personnelle: les documents sont toujours coordonnés, classés, utilisés, expliqués d'après les idées pré-conçues, même dans les cas d'objectivité dite parfaite.

Voilà où il est bon d'avoir déjà eu maille à partir avec des créations pures et simples. Il est hors de doute qu'une étude de l'envie, une analyse de la jalousie et un catalogue

de l'égoïsme serviraient d'ouverture magnifique à une histoire de la bataille de Waterloo. . . .

Les affaires d'Etat, dont on fait toute une affaire d'Etat, ne sont que des faits divers collectifs contenant, de ce fait même, un peu plus de passion bonne ou mauvaise, que les faits divers particuliers, mais c'est tout (116).

Giono adopte donc une attitude tout empirique envers l'histoire. Il ne voit en celle-ci aucun destin, aucune direction, c'est dire qu'il récuse les mythes historiques du siècle dernier, la croyance au progrès, au bonheur futur promis par le marxisme. L'histoire n'est qu'un ensemble de situations fortuites activées par les passions humaines. A cet égard elle est donc tout aussi gratuite qu'un roman et fait légitimement partie du domaine où un romancier peut s'avancer librement. Giono nous avait déjà fait part dans *Noé* du processus créateur qui opérait chez lui. Dans "L'Art d'Expression" il décrit avec beaucoup de précision le phénomène physico-psychique dont il a fait l'expérience et grâce auquel tout un monde d'images, d'objets concrets, d'êtres humains et même de concepts ou d'abstractions l'a envahi et comme investi. En l'occurrence il s'agissait d'une odeur et d'une couleur de bon vin qui s'imposait à lui et qui était en réalité celle de trois jacinthes fleuries dans sa serre-bibliothèque. Or, et un peu à la façon de la petite madeleine chez Proust, pourrait-on dire, voici, non le souvenir, mais la présence quasi-réelle du personnage qui s'impose à lui et avec elle les mille virtualités de son être, c'est-à-dire qu'

il est fait de mille pièces et de mille morceaux. Il est à la fois la forêt des Ardennes et Rosalinde, et Orlando. Il est à la fois Othello et Desdémone, Hamlet et le fantôme et le roi assassin; il est la brume qui enveloppe les donjons d'Elseneur et le bourdonnement des flèches de la bataille d'Azincourt. Il est le roi Richard, et Lear, et la lande. Il est tous les rois et tous les temps et, s'il existe cent mille landes désertes, battues d'orages et parcourues de sorcières, il est les cent mille landes à la fois. Des rois, des princes, des amoureux, des jaloux, des avarés, des prodiges, des mégères, des agneaux, des lions, des serpents, et des mancenilliers géants qui dispensent le sommeil à mille tribus, composent corps à corps ses bras, ses jambes, son torse, sa tête (79).

Tout ce Propos permet de comprendre l'anti-naturalisme de Giono puisqu'il nous révèle la source du monde qu'il crée dans son oeuvre. En effet celui-ci ne résulte pas de l'observation dite "objective" du monde extérieur mais il naît de visions et de sensations totalement subjectives. A partir de ces visions et de ces sensations (ou plus exactement de ces fausses perceptions, ici celles de l'odeur de jacinthes faussement attribuée à celle du vin), Giono va choisir dans les images qu'elles déclenchent celles qui s'imposeront le plus fortement à son esprit. Mais on remarquera que ces images sont culturellement motivées, pour employer un terme que nous fournit l'anthropologie. On a remarqué en effet dans notre dernière citation que ces images ne se référaient pas à celles de souvenirs existentiels, moins encore à celles de la perception présente, mais bien à celles acquises par la connaissance des livres, autrement dit par la lecture.

Malgré son anti-réalisme Giono sait observer et traduire ses observations. Il décrit avec humour le spectacle d'une petite ville étrangère où, dit-il, on aime se pavaner. Ces citadins semblent vivre pour être vus: "on est toujours un autre" (43). Un jeune coq de village joue au Prince Noir, la jeune fille de la poste se croit fille d'officier supérieur, tel homme grisonnant se prend pour le séducteur-type et, ayant entendu dire que les don Juan se mangeaient mûrs cette année-là, s'est néanmoins noirci la moustache. Ce spectacle permet à Giono de méditer encore sur le bonheur. La malédiction n'est pas dans les paroles de Dieu à nos ancêtres communs ("Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, tu accoucheras dans la douleur"), elle est dans la phrase: "Tu réaliseras ce que tu rêves." Pour l'éviter, rien n'est plus satisfaisant que de rester toujours en deçà de ses espoirs.

Ailleurs (50) Giono évoque les nombreuses formes qu'a prises le spectacle depuis les peintures des grottes de Lascaux destinées à quelques chasseurs jusqu'au départ d'astronautes télévisé en Mondovision. Théâtres, temples, églises, mises en scène, sacrifices, messes, stades, meetings, tribunaux, cinéma, autant de lieux et d'activités montrant la passion des hommes pour la représentation. Par son ton enjoué et moqueur Giono s'amuse plus lui-même à décrire toute cette ostentation qu'à la condamner. Mais, sans le dire, il semble qu'il veuille là aussi soumettre au déconditionnement un public qu'il croit victime des entrepreneurs de spectacle que sont les charlatans du sport, de la politique ou de la religion.

Les contradictions ne manquent pas dans ces Propos. Dans l'un d'eux (59) l'auteur nous dit préférer la moindre petite maison de banlieue qui abrite un foyer vivant aux monuments historiques que sont les châteaux d'une aristocratie morte; dans un autre (63) il admire ces palais italiens où il voit le signe d'un art de vivre malheureusement disparu. Il serait facile par ailleurs d'accuser cet anarchiste-né d'avoir mené une vie de bourgeois, confortable malgré tout, et profité par ses droits d'auteur d'une société dirigée par des gouvernants qu'il récuse. Ce serait bien mesquin. Giono a oeuvré avec les moyens qu'il avait à sa disposition. Les Propos révèlent Giono l'homme, tel qu'il fut en particulier dans ses dix dernières années. Nous le voyons, en dépit des années, conserver quelques illusions, malgré qu'il en ait. Mais sont-ce des illusions que de continuer à croire à une certaine qualité de l'homme, à maintenir son refus d'abîmer ses semblables, à faire confiance aux grandes forces qui les meuvent que sont l'amour, la joie, le bonheur? Ses chroniques sont comme des fenêtres largement ouvertes sur le vent du large. Elles apportent à notre planète, qui peu à peu se vide de ses éléments chimiques les plus précieux, l'oxygène dont nous avons besoin. Répondant à ce qu'il considère le mépris des hommes que montre un philosophe contemporain (34), elles affirment dignement les saines valeurs humaines.

Conteur avant tout, Giono nous révèle dans nombre de ses Propos

l'origine de ses oeuvres et les procédés de sa technique, mais ses visions parapsychiques et son talent seraient de peu de poids s'ils n'étaient mis à la disposition de l'homme de coeur. C'est notre bonne fortune d'avoir connu un tel homme. Nous sommes ici heureux de rendre hommage à sa mémoire.

## APPENDICE

Table des "Propos et Anecdotes" de Jean Giono publiés dans  
*Le Dauphiné Libéré* du 26 août 1962 au 27 décembre 1970

Numéro d'ordre	Titre	Date	Page	Autre édition <sup>2</sup>
(1)	Bâtons rompus	26-8-1962	3	
(2)	Réponses	9-12-1962	4	
(3)	Faits divers	23-12-1962	4	
(4)	Sur la vieillesse	10-2-1963	4	
(5)	Le Visage	24-3-1963	4	
(6)	Le Printemps	14-4-1963	4	
(7)	Le Fantôme d'Hélène	5-5-1963	4	
(8)	Le Bonheur domestique	19-5-1963	4	
(9)	Paris	9-6-1963	4	
(10)	La Machine	16-6-1963	4	
(11)	L'Orgueil	21-7-1963	4	<i>L'Aurore</i> , 11-9-1957, intitulé "De l'orgueil." <i>Nice-Matin</i> , 25-6-1965.
(12)	Le Sport	4-8-1963	3	
(13)	Le Huron	18-8-1963	4	
(14)	Le Tabac	1-9-1963	4	
(15)	Le Cancre	15-9-1963	4	
(16)	Les Terrasses de l'île d'Elbe	13-10-1963	4	
(17)	L'Archange	27-10-1963	4	
(18)	Le Coeur	17-11-1963	4	
(19)	La Fortune et la gloire	22-12-1963	4	
(20)	L'Appât et le piège	12-1-1964	4	
(21)	Le Quidam	2-2-1964	4	
(22)	Nourritures	8-3-1964	4	
(23)	Une Histoire	29-3-1964	4	
(24)	Le Tigre et les abeilles	26-4-1964	4	
(25)	L'Ame	24-5-1964	4	
(26)	Chinoiseries	28-6-1964	4	
(27)	Retour en arrière	12-7-1964	4	
(28)	Les trois arbres de Palzem	19-7-1964	4	
(29)	XXe siècle	9-8-1964	4	
(30)	Montagne, solitude et joies	27-9-1964	4	
(31)	Rien n'est facile	25-10-1964	4	
(32)	Les Héraclides	15-11-1964	4	
(33)	Le Marchand d'églises	6-12-1964	4	
(34)	Le Philosophe	27-12-1964	4	
(35)	Le Monde	31-1-1965	6	
(36)	La Tolérance	14-2-1965	4	

(37)	Le Métier	28-3-1965	4	
(38)	La Littérature	18-4-1965	4	
(39)	Les Pommes	16-5-1965	4	
(40)	Un peu de franchise	6-6-1965	4	<i>Combat</i> , mai 1951.
(41)	Lectures	8-8-1965	4	
(42)	Casse-noisettes	29-8-1965	4	
(43)	Le Spectateur	19-9-1965	4	
(44)	La cinquième Roue	3-10-1965	4	
(45)	Le Feu	7-11-1965	4	
(46)	L'Ingénieur	21-11-1965	4	
(47)	Une Ecole	5-12-1965	4	
(48)	Faits divers	2-1-1966	4	
(49)	La Laideur	13-2-1966	4	
(50)	L'OEil en coulisse	6-3-1966	4	
(51)	Le Sel de la terre	3-4-1966	4	
(52)	Le Plaisir	17-4-1966	4	
(53)	Paradis	26-6-1966	4	
(54)	Le Démon mesquin	24-7-1966	4	
(55)	Connaitre	7-8-1966	4	
(56)	Le Chapeau	4-9-1966	4	
(57)	D'un usage courant	25-9-1966	4	
(58)	Le Petit Car	16-10-1966	3	
(59)	L'Ecusson	30-10-1966	4	
(60)	L'Humour	13-11-1966	3	<i>Nice-Matin</i> , 30-10-1966.
(61)	Le Voyage	4-12-1966	3	<i>Nice-Matin</i> , 20-11-1966.
(62)	Les Sentiers battus	18-12-1966	3	<i>Nice-Matin</i> , 18-12-1966.
(63)	Châteaux en Italie	1-1-1967	4	
(64)	Le Persil	22-1-1967	3	<i>Nice-Matin</i> , 16-10-1967.
(65)	Le Sergent	12-2-1967	3	<i>Nice-Matin</i> , 1-1-1967.
(66)	Notes de lecture	26-2-1967	3	
(67)	Le Sommeil	12-3-1967	3	
(68)	Portraits	26-3-1967	3	<i>Nice-Matin</i> , 26-2-1967.
(69)	Il est évident	2-4-1967	4	<i>Nice-Matin</i> , 26-3-1967.
(70)	L'Habitude	16-4-1967	3	
(71)	Maisons en Provence	7-5-1967	3	<i>Nice-Matin</i> , 3-5-1967.
(72)	Le Printemps	28-5-1967	3	<i>Nice-Matin</i> , 19-4-1967.
(73)	Un Aveugle	11-6-1967	10	<i>Nice-Matin</i> , 28-5-1967.
(74)	Le Médecin de campagne	25-6-1967	3	
(75)	Ecriture et cinéma	9-7-1967	3	
(76)	La Mesure	23-7-1967	11	<i>Nice-Matin</i> , 19-7-1967.
(77)	L'Etoile d'amour	6-8-1967	3	
(78)	La Chasse au bonheur	27-8-1967	3	
(79)	L'Art d'expression	10-9-1967	3	<i>Nice-Matin</i> , 6-9-1967.
(80)	Les Charms ignorés d'un charmant voyage en Haute-Provence	17-9-1967	16	<i>Nice-Matin</i> , 14-5-1967, intitulé "Itinéraire."
(81)	Spéléologie	1-10-1967	3	<i>Nice-Matin</i> , 21-10-1967.
(82)	La Marche à pied	15-10-1967	3	<i>Nice-Matin</i> , 16-11-1967.
(83)	Loin d'ici	29-10-1967	3	<i>Provence</i> (Les Albums des Guides Bleus), p. 25; <i>Nice-Matin</i> , 29-10-1967.

(84)	A côté des routes	12-11-1967	3	<i>Provence</i> (Les Albums des Guides Bleus), p. 5 et passim.
(85)	Pas à pas	26-11-1967	9	
(86)	La Ferme haute	17-12-1967	3	
(87)	Le Laitier	31-12-1967	3	
(88)	Attention au train	7-1-1968	3	
(89)	Le Temps des prisons	28-1-1968	17	<i>Combat</i> , janvier 1951.
(90)	La Monnaie	3-3-1968	3	<i>L'Aurore</i> , 10-7-1957.
(91)	Les Raisons du bonheur	24-3-1968	3	
(92)	Le Paysan du Danube et l'étranger	28-4-1968	3	<i>Combat</i> , 16-10-1950.
(93)	Vacance	4-8-1968	15	
(94)	Une Rencontre	11-8-1968	3	
(95)	L'Huile	25-8-1968	11	
(96)	S'en aller	15-9-1968	11	
(97)	L'Empire	6-10-1968	15	
(98)	Jusqu'à la lie	17-11-1968	3	
(99)	Kara-Korum	1-12-1968	3	
(100)	La Hideuse Province	15-12-1968	3	
(101)	Le Tour du monde	6-1-1969	3	
(102)	La Lecture	26-1-1969	3	
(103)	La Partie de campagne	9-2-1969	3	
(104)	Un Loup qui s'ennuie	2-3-1969	3	
(105)	Les Joies de l'île	30-3-1969	3	
(106)	Peinture et dessin	13-4-1969	3	
(107)	Ma mère	27-4-1969	3	
(108)	Le Badaud	18-5-1969	3	
(109)	Recherche d'un titre	22-6-1969	3	
(110)	Le Foulard de Smyrne	13-7-1969	3	<i>Nouvelle Revue Française</i> , 112 (1-4-1962), 740-744, intitulé "Cent mille morts."
(111)	Les Arbres	27-7-1969	3	
(112)	Le Bonheur est ailleurs	10-8-1969	7	
(113)	Certains gitans	24-8-1969	14	
(114)	Le Rythme	14-9-1969	3	
(115)	D'après les astronautes grecs	5-10-1969	3	
(116)	Une Question d'écriture	19-10-1969	3	Reprend le Propos # 75 et le continue.
(117)	L'Art de vivre	2-11-1969	12	
(118)	Des personnages inventés	7-12-1969	3	
(119)	Le Boomerang	21-12-1969	4	
(120)	La Terre	18-1-1970	3	
(121)	De l'insolite rapproché. La Peinture et la technique	1-2-1970	3	
(122)	Achille: un héros grec hors du commun	8-3-1970	3	
(123)	L'An deux mille	22-3-1970	3	
(124)	Vitesse et précipitation	24-5-1970	3	Reprend en partie le Propos # 1.

(125)	La Raison du plus fort	14-6-1970	3	Reprend en partie le Propos # 24.
(126)	Montagne mon amie	28-6-1970	3	
(127)	L'Homme robot	12-7-1970	3	Reprend en partie le Propos # 21.
(128)	Le Fruit gratuit est toujours meilleur	26-7-1970	3	Reprend la plupart du Propos # 27.
(129)	Le Petit Sentier	9-8-1970	4	Reprend la plupart du Propos # 9.
(130)	Martin et son âne	23-8-1970	3	Reprend la plupart du Propos # 17.
(131)	Le Suicide collectif des bobacs	13-9-1970	4	Reprend la plupart du Propos # 28.
(132)	La Nouvelle Querelle des Anciens et des Modernes	4-10-1970	3	
(133)	Le Siècle du progrès ou la proie pour l'ombre	11-10-1970	3	Reprend la plupart du Propos # 29.
(134)	Entre ciel et boue	8-11-1970	3	Reprend la plupart du Propos # 19.
(135)	La Science, la vie et l'homme	22-11-1970	3	Reprend la plupart du Propos # 32.
(136)	Méfiez-vous des philosophes	6-12-1970	6	Reprend la plupart du Propos # 34.
(137)	Il y a presque 2000 ans	20-12-1970	16	
(138)	Partagez mon opinion!	27-12-1970	3	Reprend la plupart du Propos # 36.

## NOTES

1. Cet article a pu être préparé grâce à une bourse de la fondation John Simon Guggenheim attribuée à l'auteur en 1968.

2. Les renseignements concernant les autres éditions nous ont été aimablement fournis par Monsieur André Bottin, libraire à Nice.